Burnand, constituée d'articles du plus haut intérêt, aura été une occasion privilégiée de constater la très grande variété de ces textes épigraphiques, en même temps que la considérable diversité des études qu'ils sont susceptibles d'inspirer ou auxquelles ils peuvent apporter des matériaux toujours précieux et souvent décisifs.

Robert Bedon.

Latin tardif. Latin médiéval

Martin Bažil, Centones christiani. *Métamorphoses d'une forme intertextuelle dans la poésie latine chrétienne de l'Antiquité tardive* (Collection des Études Augustiniennes – série Moyen Âge et Temps modernes, n° 47) : Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2009, 342 pages.

L'ouvrage a été tiré d'une thèse préparée en co-tutelle sous la direction de Jean-Claude Fredouille (Université Paris-Sorbonne) et d'Eva Kutáková (Univerzita Karlova de Prague), soutenue en 2006. Il s'agit d'une étude des centons chrétiens en langue latine, ces poèmes composés de fragments tirés de Virgile qui établissent une relation triangulaire entre le classicisme virgilien, la Bible et l'esthétique de la poésie tardive. Elle a pour ambition d'appliquer les théories modernes de l'intertextualité à des œuvres composées entre le IVe et le VIe siècle, et d'étendre cette recherche jusqu'au haut Moyen Âge.

Composée de quatre parties, elle commence par un exposé théorique et abstrait (p. 17-74), qui fait un historique des recherches sur les centons et des jugements critiques portés sur cette forme, avant de réfléchir à l'adéquation des modèles théoriques de l'interdépendance textuelle et de l'esthétique de la réception élaborée par l'École de Constance pour la description des textes centonisés. L'intensité des relations intertextuelles est examinée en fonction de critères quantitatifs et qualitatifs élaborés par Manfred Pfister et Monika Lindner. M. Bažil adopte la thèse de Christoph Hoch, qui établit une typologie du centon en trois catégories classées selon l'intention, le centon-pastiche, le centon-parodie et le centon-contrafacture (d'après le terme allemand *Kontrafaktur* employé dans le domaine musical), et voit en lui une forme littéraire étroitement liée à la culture des auteurs et du public. Il en souligne les caractéristiques principales comme celles d'une création littéraire de nature intertextuelle intense et sophistiquée. La deuxième partie (p. 77-108) traite du contexte historique et culturel qui détermina l'apparition des centons de l'Antiquité tardive fondés sur Virgile et plus particulièrement de ceux d'entre eux qui sont inspirés par les thèmes chrétiens. Trois facteurs s'avèrent déterminants : le modèle éducatif gréco-romain, le développement d'une pensée figurative chrétienne, l'admiration pour Virgile spécialement au IVe s., facteurs déjà bien connus et étudiés.

La troisième partie (p. 111-197), la plus importante, examine en détail le programme poétique de Proba (deuxième moitié du IVe siècle), ses particularités sémantiques et stylistiques. Dix-huit tableaux illustrent les transformations du texte-source. M. Bažil relève les points d'intersections textuelles et les appropriations culturelles qui aboutissent à la création d'un nouveau réseau de sens. Il explore le type de vers choisi par Proba et les manières dont elle conserve ou modifie la teneur de contexte virgilien de départ. Les techniques employées par la poétesse comprennent « l'imitation contrastée » pour la description des Enfers dans le Sermon sur la Montagne,

« l'imitation analogique » pour l'évocation de la tempête avant que le Christ ne marche sur l'eau, et « l'imitation composite » pour les descriptions de Jésus. M. Bažil montre bien, dans la conclusion partielle des pages 196-197 comment la poétesse a réalisé le projet qu'elle s'était fixé, c'est-à-dire prouver que « Virgile a chanté les actions salvatrices du Christ ». La reconstruction du texte virgilien n'est pas un jeu gratuit, mais une clé herméneutique qui permet d'accéder au message chrétien qu'il contient.

La dernière partie (p. 201-252) concerne les successeurs de Proba qui ont composé ce qu'il est convenu d'appeler des centons chrétiens mineurs. Le premier chapitre de cette section traite du *Tityrus* (ainsi appelé par Isidore de Séville) ou *Versus ad gratiam Domini* (selon le manuscrit) écrit par un certain Pomponius, qui réutilise des vers virgiliens déjà employés par Proba pour créer une sorte de « centon au second degré », et de deux textes anonymes intitulés *De Verbi incarnatione* et *De ecclesia*. M. Bažil, s'inscrivant dans la continuité des études antérieures, tire de l'analyse méticuleuse de ces textes la conclusion qu'ils ont été composés par des auteurs différents, car ils diffèrent tant par leur style que par les techniques de centonisation. Le chapitre suivant aborde des poèmes du début du Moyen Âge, écrits à la manière des centons : les collages de vers empruntés à Dracontius dans l'*Ad Sethum* du poète carolingien Colombanus et les *Centones Claromontani*, ainsi que les deux poèmes de Victorinus, *De lege Domini* et *De natiuitate siue passione uel resurrectione Domini*. L'auteur met en relation l'environnement culturel nouveau de l'époque médiévale et la transformation du genre. Les règles complexes du centon antique sont alors abandonnées. Les poèmes médiévaux ne sont plus entièrement composés d'emprunts à des compositions antérieures. Ils forment des patchworks d'éléments hétérogènes qui mêlent citations et allusions, en un assemblage tout à fait éloigné du centon antique tardif. Les auteurs médiévaux ne présupposent plus, comme leurs prédécesseurs, une connaissance précise des textes cités de la part des lecteurs. Le centon perd son caractère intertextuel et devient une technique de remaniement textuel (p. 252).

Une riche bibliographie occupe les pages 253-271, à laquelle on pourrait ajouter les références suivantes : l'article de T. D. Barnes, « An urban prefect and his wife », *Classical Quarterly*, 56/1, 2006, p. 246-256, auquel Roger P. H. Green a répondu dans « Which Proba wrote the Cento ? », *Classical Quarterly*, 58, 2008, p. 264-276 ; Michael Margoni-Kögler, « Typologie in den christlichen Vergilcentonen », *Studia patristica*, 36, 2001, p. 140-152 ; ou encore Jane Stevenson, *Women Latin Poets*, Oxford, 2005. On corrigera quelques noms propres dans les notes ou la bibliographie : « André Thill » en « Andrée Thill », p. 84, « Hélène Cazès » en « Hélène Cazes », p. 59, « Aline Rousele » en « Aline Rousselle », p. 259… Pour citer l'ouvrage capital d'Hélène Cazes, souvent utilisé par M. Bažil, au lieu de renvoyer à la thèse soutenue à Paris X sous la direction de D. Ménager, mieux vaudrait indiquer la version publiée à Lille : *Le livre et la lyre : Grandeurs et décadences du centon virgilien au Moyen Âge et à la Renaissance*, Lille, Presses du Septentrion (Atelier National de Reproduction des thèses), 1998 (2 vol., 1413 p.).

Quatre annexes (p. 281-338) présentent sous forme de tableaux le texte complet des quatre centons antiques avec identification des vers empruntés à Virgile. Ce travail s'appuie sur celui de C. Schenkl, l'éditeur du CSEL, et met en évidence le travail de mosaïste de l'auteur de centon. La colonne de droite fait apparaître les mots virgiliens qui diffèrent de la version du centon et ceux qui ne sont partagés qu'avec une partie des manuscrits virgiliens retenus par J. Perret. Cette présentation est extrêmement scrupuleuse (les emplois homotactiques sont distingués des emplois hétérotactiques), mais le lecteur ne sait qu'en tirer, car M. Bažil ne donne aucune interprétation de ces données qui résultent d'un croisement des listes de C. Schenkl

avec l'apparat donné par J. Perret dans son édition de l'*Énéide*. Comment savoir quel texte virgilien la poétesse Proba possédait (sous les yeux ou dans sa mémoire) et si les variantes proviennent des leçons du manuscrit ou de la récriture poétique ? Il faudrait aussi se concentrer sur ce qui peut être significatif. Relever *haut aliter* (p. 283), *incipit* (p. 284), *subito* (p. 285) ou *talia* (p. 286), comme des remplois virgiliens nous semble superflu.

Nous pourrions faire quelques suggestions pour la traduction, même si M. Bažil l'a empruntée à H. Cazes. Par exemple, signalons d'abord, p. 184, qu'au vers 174 *uersans* ne vient pas du texte virgilien. Au vers 179 *tot sese uertit in ora* ne signifie pas « cent fois vers son visage il se tourne », mais « tant il prend de visages ». Ce qui se comprend parfaitement à propos du serpent de la Tentation. Au vers 182 *seque obtulit ultro* serait mieux rendu par « il s'offrit à sa vue » que par « déjà le voilà installé devant elle ».

L'ouvrage de M. Bažil est très convaincant. Il repose sur une solide documentation et se distingue par sa rédaction ferme et ses conclusions claires. Ce spécialiste, compétent et reconnu, quadrille systématiquement un domaine et le passe au crible de son questionnement. Ses recherches sur les centons chrétiens, mieux diffusées que celles d'Hélène Cazes, qui s'est détournée de cet objet après sa thèse, éclairent une production littéraire mal connue et pourtant très importante pour l'histoire des idées et de la création littéraire. Jacques Fontaine imagine en effet un véritable « pullulement des centons » à la fin du IVe s. Cette synthèse sur les centons chrétiens est donc très utile, mais le lecteur français attend encore une traduction qui rende ces textes véritablement accessibles, alors que les travaux italiens se multiplient.

Sylvie Labarre.

Stéphane Ratti, Antiquus error. *Les ultimes feux de la résistance païenne.* Scripta varia *augmentés de cinq études inédites* (Bibliothèque de l'Antiquité tardive, n° 14) : Turnhout, Brepols, 2010, 328 pages.

Avec le volume *Antiquus error*, paru dans la « Bibliothèque de l'Antiquité tardive », Stéphane Ratti (SR), professeur de langue et littérature latines à l'Université de Bourgogne, publie un recueil de trente-cinq études organisées autour de la question de la cohabitation des païens et des chrétiens entre 370 et 395, année de la mort de Théodose — examen qui se prolonge en réalité jusqu'en 417 (avec Rutilius Namatianus). Le volume reprend trente articles et comptes rendus publiés entre 1996 et 2007, auxquels il faut ajouter cinq études inédites, qui permettent à l'auteur de dresser un bilan de ses recherches durant quelque quinze années.

La première partie est consacrée à l'historiographie et au christianisme au IVe siècle. SR y présente de remarquables synthèses, qu'il s'agisse de bilans sur sa propre recherche, d'états des recherches récentes sur l'historiographie des IIIe-IVe siècles ou de comptes rendus d'ouvrages — qui s'apparentent à de véritables articles — sur Symmaque, l'*Epitome de Caesaribus* ou encore le *Bréviaire* d'Eutrope. C'est justement à cet historien que cette partie s'intéresse davantage. SR rappelle que cette œuvre a été dédiée en 370 à l'empereur Valens et qu'elle est une commande : Eutrope ne saurait donc, comme on l'a pensé, faire œuvre d'archiviste objectif, et le *Bréviaire* ne saurait être un résumé neutre de faits historiques. La dimension politique du *Bréviaire* se discerne par exemple dans l'examen du terme *ciuilitas*, dont la signification est hautement politique, manifestant le respect des empereurs de la dynastie constantinienne à l'égard des institutions traditionnelles romaines. SR s'intéresse encore à la question de l'Europe et montre, dans une

enquête passionnante, que, contrairement à ce que pensent les médiévistes, l'Europe ne serait pas née au Moyen Âge, mais dès l'Antiquité. Dans une étude inédite, l'auteur s'interroge encore sur les rééditions des auteurs classiques entre 384 et 408 : celles-ci manifesteraient la lutte menée par les païens contre les chrétiens et auraient servi de véritables armes dans le conflit religieux de la fin du IVe siècle.

La deuxième partie est essentiellement consacrée aux sources profanes de la *Chronique* de Jérôme. L'Auteur montre que Jérôme, pour rédiger sa *Chronique* de la période impériale, depuis Auguste jusqu'en 337, a non seulement lu la *Kaisergeschichte* (*KG*), mais qu'il a également eu recours au *Bréviaire* d'Eutrope ; Jérôme, mais aussi Orose, n'ont pas « dédaigné de lire, voire d'utiliser, en l'adaptant, l'ouvrage de leur prédécesseur païen ». Mais les recherches les plus originales de SR ont surtout porté sur les années 357-364 : à partir du moment où la *KG* lui faisait défaut, Jérôme a vraisemblablement eu recours à une source supplémentaire « de qualité, détaillée, écrite en latin et d'obédience païenne », dans laquelle il a puisé des informations recoupées par l'*Epitome de Caesaribus* et par Ammien Marcellin. Les travaux de SR manifestent la progression de sa recherche : il a ainsi d'abord pensé que Jérôme aurait puisé dans les *Annales* de Nicomaque Flavien pour les événements de cette période — or, comme il le démontre, cet ouvrage ne fait qu'un avec l'*Histoire Auguste* (voir quatrième partie) ; cependant, dans son avant-propos (p. 12), SR nuance : « Je ne saurais, à la date d'aujourd'hui, donner de manière sûre et définitive, un nom à la source de Jérôme. Ou plutôt, par commodité et par souci de cohérence, je m'en tiens à ce que je dis depuis 2005 : la *Leoquelle* me paraît être le filon qui explique les parallèles relevés chez Jérôme, Ammien, dans l'*Epitome de Caesaribus*, mais aussi chez Zonaras et Léon le Grammairien. »

On signalera encore l'étude inédite consacrée à la *Mosaicarum et Romanarum legum collatio*, publiée entre 390 et 395 : selon le témoignage de la *vita Hieronymus noster*, Jérôme en est certainement l'éditeur ; le moine aurait réuni pour ce faire une matière préexistante qu'il aurait complétée par des ajouts personnels. Le but de Jérôme aurait été de démontrer que le droit de Moïse a précédé, voire inspiré le droit romain et d'encourager l'activité législative de Théodose en l'orientant dans le sens biblique.

La troisième partie de l'ouvrage porte sur « Ammien Marcellin et la tradition héroïque ». Il s'agit de trois études dans lesquelles SR met toute sa sensibilité littéraire et son acribie historique au service de trois passages des *Res Gestae* : un discours de Julien à ses soldats après leur entrée en territoire persan (23, 5, 15-24), un épisode de la bataille de Strasbourg (16, 12, 36-41) et la traversée du Danube par les Visigoths (31, 4, 1-13). L'auteur y est particulièrement attentif à la construction ou à la subversion de la figure héroïque, mais aussi aux influences d'autres historiens sur Ammien Marcellin.

La quatrième partie s'intitule « L'*Histoire Auguste* : un faussaire démasqué ». Le titre même indique l'apport fondamental de SR à l'étude de cette collection, créant en 2005 la surprise parmi les historiens de l'Antiquité tardive : au travers de nombreuses études très précises, l'historien a pu démontrer, de manière convaincante, que l'*Histoire Auguste* (*HA*) et les *Annales* perdues de Nicomaque Flavien senior ne font en réalité qu'un, permettant tout à la fois de retrouver une œuvre qui n'avait jamais été perdue, de redonner son auteur à une autre — en mettant fin à des siècles d'interrogation — et de dater la rédaction de l'*HA* entre 392 et 394. Cette identification ouvre de nouvelles perspectives à la recherche, illustrées par une étude sur la place et le portrait de Nicomaque Flavien dans l'*HA*. Par ailleurs, SR a prouvé qu'il faut sans doute attribuer à Nicomaque Flavien le *Miles Marianus*, une plaidoirie fictive, prononcée par l'avocat de Trebonius, soldat de Marius — dont la rédaction serait à placer en 383-384.

Mais cette partie propose bien d'autres développements sur l'*HA*. SR aborde à plusieurs reprises la question des sources de son auteur (la *KG*, mais aussi Ammien Marcellin et Végèce) ; il propose deux articles sur le récit de la mort de Gallien (*Vita Gallieni*, 14, 1-11), où il manifeste sa maîtrise dans l'usage de la *Quellenforschung*, mais aussi dans les analyses philologiques et historiques, par exemple à propos des termes *dignitas* et *maiestas*. L'auteur montre encore, au travers d'un certain nombre de « rencontres » entre l'*HA* et Tertullien (*De cultu feminarum*) ou Lactance (livre V des *Institutions divines*), que le biographe avait une bonne connaissance de la littérature chrétienne et qu'il a répondu, dans son œuvre, aux apologistes chrétiens sur les modes comique et polémique. SR souligne enfin l'idéologie qui imprègne l'*HA* et qui se découvre notamment à propos de la question de la culture du Prince.

Dans la dernière partie du recueil, SR s'intéresse aux poètes Claudien et Rutilius Namatianus à travers leur rapport aux chrétiens. Il montre à propos du premier qu'une lecture religieuse et polémique de ses invectives est possible, sinon nécessaire. Quant au *De reditu suo*, daté de 417, il convient, dans son éloge de Rome comme « hymne de vie », de percevoir la polémique du poète païen contre le christianisme qu'il parodie et attaque. SR a le mérite de rappeler ici que la rivalité entre païens et chrétiens s'est exercée aussi au niveau littéraire par tout un jeu « de citations, de références détournées ou parodiées aux œuvres chrétiennes contemporaines ».

Dans cet ouvrage, on sera sensible à la rigueur méthodologique et à la grande prudence de l'auteur, qui n'avance jamais de thèse sans avoir dressé un solide bilan historiographique, discutant au besoin les opinions d'autres chercheurs, démêlant les fils de dossiers complexes et analysant de manière très précise les textes, en philologue et en historien ; les conclusions auxquelles il parvient en paraissent d'autant plus convaincantes. La forme adoptée du recueil permet au lecteur de saisir la manière dont la pensée historiographique de SR s'est progressivement construite, en s'appuyant toujours sur des analyses rigoureuses, pour proposer des résultats pour le moins solides et même inattendus, voire dérangeants, laissant parfois l'auteur lui-même « abasourdi » (p. 217a). Certes, le lecteur a un peu de mal à faire une synthèse de la pensée de SR, disséminée dans différents articles et en évolution de l'un à l'autre. De ce point de vue, la préface qui ouvre le volume est particulièrement utile, offrant justement une heureuse vue synthétique de chacune des parties ; d'utiles index, à la fin du volume, permettent également d'embrasser l'ouvrage dans sa globalité (*index nominum*, index des auteurs et des œuvres antiques, *index rerum*, index des auteurs modernes) ; on notera enfin que SR a, depuis ce recueil, fait paraître un ouvrage de synthèse, *Polémiques entre païens et chrétiens* (Les Belles Lettres, 2012). *Antiquus error* permet encore à SR de proposer d'utiles mises au point et réflexions, qui assureront à ses recherches la diffusion et la visibilité qu'elles méritent. En réaffirmant que « l'écriture de l'histoire à Rome est toujours une réécriture », l'auteur a su montrer avec brio combien la *Quellenforschung* peut aujourd'hui encore être source de recherches fécondes et de découvertes importantes pour l'historiographie.

Régis Courtray.

An Faems, Virginie Minet-Mahy et Colette Van Coolput-Storms (dir.), *Les translations d'Ovide au Moyen Âge*. Actes de la journée d'études internationale à la Bibliothèque royale de Belgique, le 4 décembre 2008 (Collection « Publications de l'Institut d'études médiévales. Textes, Études, Congrès », n° 26) : Louvain-La-Neuve, Institut d'études médiévales de l'Université catholique de Louvain, 2011, xv et 294 pages + 17 illustrations.

Le volume représente le fruit d'une nouvelle réflexion sur la réception et l'adaptation de l'œuvre d'Ovide dans l'Europe médiévale. Il se compose de quatre sections, dont les trois premières analysent chacune un domaine linguistique spécifique (latinité, moyen néerlandais, ancien français), tandis que la quatrième fait une place particulière à l'étude de quelques aspects de l'*Ovide moralisé*. Un index des manuscrits cités et 17 illustrations complètent le volume.

La première partie est consacrée aux commentaires et aux traductions des œuvres d'Ovide en latin (« Ovide et la latinité médiévale »). Jean-Yves Tilliette s'interroge sur le profit des *Fastes* pour l'étudiant du xii^e^ siècle, à travers le commentaire d'Arnoul d'Orléans. Dans son *accessus* aux *Fastes*, Arnoul témoigne du triple intérêt qu'il voue à cet ouvrage : un intérêt littéraire, un intérêt scientifique (par son étude de la marche des astres et de leur influence sur les cycles de la végétation) et un intérêt historique pour la civilisation romaine. Cependant, comme Isidore de Séville, Arnoul ne manque pas de se fourvoyer dans de mauvaises interprétations philologiques. Rita Beyers analyse le *Facetus moribus et vita*, un manuel versifié de savoir-vivre et de savoir-aimer, largement inspiré d'Ovide et daté de la fin du xii^e^ siècle. La partie la plus importante, qui occupe les v. 131-384, définit le bon amant et les cinq étapes de la conquête amoureuse, puis explique comment maintenir l'amour et comment se débarrasser d'une femme qui ne plaît pas. L'article se termine par un utile appendice, où l'auteur analyse la structure de composition du *Facetus*. La contribution de Michel Verweij enrichit le volume de deux autres approches dans l'étude de la translation d'Ovide, la codicologie et l'histoire du livre, au sujet des *codices ovidiani* conservés à la Bibliothèque royale de Belgique, dont le noyau historique est composé de la bibliothèque des Ducs de Bourgogne. L'auteur présente successivement les trois exemplaires des *Héroïdes*, les trois manuscrits « complets » des *Métamorphoses* et ceux qui en contiennent des extraits, les deux témoins des *Fastes* et, pour finir, les *codices* qui représentent des florilèges de l'œuvre ovidienne. La reproduction, en fin de volume, de six *folia* des *codices ovidiani* étudiés achève l'étude.

La deuxième section de l'ouvrage concerne la translation d'« Ovide dans la littérature en moyen néerlandais ». An Faems constate que la réception du conte *Pyrame et Thisbé* y apparaît à une date tardive et consacre sa contribution à l'analyse formelle et idéologique de deux versions autonomes du récit : une version longue, où la tendance moralisatrice est prééminente, et une version brève, plus proche de l'hypotexte latin. Elle pose enfin la question de la finalité d'écriture de ces adaptations, partagée entre l'intention édifiante et l'avertissement. Willem Pieter Gerritsen examine « La réception de l'*Ars amatoria* de Foulques d'Orléans à Dirc Potter », auteur néerlandais du xv^e^ siècle. Il examine notamment le jugement de la violence ou de la contrainte en amour dans divers genres littéraires depuis le xii^e^ siècle jusqu'au xv^e^. Après avoir passé en revue les positions dont témoignent les œuvres de Foulques d'Orléans (texte scolaire), André le Chapelain (traité sur l'amour), Pierre de Blois (chanson goliardique), Chrétien de Troyes (roman courtois) et Guillaume de Lorris (roman allégorique), l'auteur interroge à ce sujet le long poème d'apprentissage amoureux de Dirc Potter, *Der minnen loep*, et y reconnaît une condamnation ferme de la violence imposée et de la contrainte physique à l'amour.

La partie consacrée à « La réception d'Ovide dans la littérature française » s'ouvre par une contribution de Tony Hunt sur la première version vernaculaire de l'*Ars amatoria* par Maître Élie. Cet auteur suit, dans les grandes lignes, l'œuvre du maître latin, tandis qu'il évacue les aspects mythologiques trop élaborés et les amours illicites et criminelles. Il conserve les intentions didactiques du livre II et développe les points qui lui permettent de célébrer l'idéologie courtoise de son temps. Francine Mora réfléchit, elle, sur les éditions de *Piramus et Tisbé*, récit du XII^e^ siècle conservé dans vingt-deux manuscrits de l'*Ovide moralisé* (XIV^e^-XV^e^ s.) et dans trois manuscrits autonomes (fin du XIII^e^ s.). Les positions éditoriales de C. de Boer (1921), F. Branciforti (1959), R. Cormier (1986), É. Baumgartner (2000) et P. Eley (2001) sont différentes, et les choix effectués reflètent l'influence de l'approche philologique, reconstructrice ou bédiériste, de leur époque. L'auteur conclut en soulignant l'importance des variantes dans la tradition manuscrite médiévale et dans les choix éditoriaux modernes pour la compréhension du dessein de l'auteur et pour l'analyse de la réception du texte. Catherine Croizy-Naquet étudie l'« Usage d'Ovide dans le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure et dans deux de ses mises en prose : *Prose 1* et *Prose 5* ». Si l'auteur médiéval met les récits à valeur exemplaire d'Ovide au service du récit de fondation, il ouvre également la voie aux mises en prose. En particulier, *Prose 1*, du XIII^e^ siècle, achève le processus de la christianisation de l'histoire de Troie, tandis que *Prose 5* met les récits mythiques tirés des *Héroïdes* au service de la dynastie angevine du roi Robert. Le « bagage ovidien » d'Eustache Deschamps et de Christine de Pisan fait l'objet spécifique de la contribution de Virginie Minet-Mahy. La fonction que ces auteurs attribuent aux figures de mutation n'est plus, comme dans l'*Ovide moralisé*, l'édification morale mais la satire (Eustache Deschamps) ou le message politique (Christine de Pisan). Instrument d'expression du pessimisme ou du volontarisme, la métamorphose joue un rôle de premier plan dans la définition et la place sociale de l'écrivain au XIV^e^ siècle.

La dernière section du volume (« Autour de l'*Ovide* moralisé ») interroge la tradition ovidienne. Sylvia Huot étudie l'usage que l'auteur anonyme de cet ouvrage fait du *Roman de la Rose*, à travers notamment la figure de Pygmalion et le thème de la fontaine. En raison des affinités qu'elle décèle également entre le moralisateur et Boèce, elle propose de considérer l'*Ovide moralisé* comme une « Consolation de l'Allégorie ». Dans son article sur « Les légendes d'apothéose dans l'*Ovide moralisé* », Marylène Possamaï se penche sur le changement de nom et de nature qu'entraîne l'apothéose ou déification de certains personnages. La part humaine des demi-dieux se purifie et ils deviennent des figures de la Résurrection, tandis que, chez les mortels, l'humanité est abandonnée. Elle constate également que les apothéoses deviennent plus nombreuses dans les livres XIII à XV, traçant un itinéraire du salut qui implique une apothéose de l'œuvre d'Ovide elle-même. L'*Ovide moralisé* n'a pas pour unique source les *Métamorphoses*. Luca Barbieri offre dans son article une analyse détaillée de trois épisodes qui se rattachent aux *Héroïdes* d'Ovide, afin de déterminer les raisons de l'intégration des épîtres ovidiennes dans ce « monument de l'âge gothique ». Il en conclut que ces références permettaient à l'auteur médiéval, nourri de culture courtoise et franciscaine, d'illustrer des exemples d'amour excessif, malheureux et même tragique. La dernière contribution du volume offre enfin un exemple d'étude iconographique des enluminures qui illustrent la mutation d'Arachné en araignée. Romaine Wolf-Bonvin compare les représentations iconographiques du mythe qui apparaissent dans quelques manuscrits de l'*Ovide moralisé*, de l'*Épître d'Othéa* (Christine de Pisan) et de la traduction française du *De mulieribus claris* (Boccace), en les mettant en relation avec les textes qu'elles illustrent et en achevant son étude par la reproduction de 11 images (fig. 7 à 17).

Si le spécialiste de littérature médiévale peut regretter l'absence, en fin d'ouvrage, d'une bibliographie générale ainsi que d'un index des noms propres et des œuvres citées, le volume offre un bel exemple de méthodologie transversale : de l'étude codicologique aux approches philologique, intertextuelle et iconographique, ce recueil d'articles présente au lecteur un ensemble de contributions à la fois varié et homogène, qui permet de mieux comprendre non seulement la perception médiévale de l'œuvre d'Ovide, mais encore les liens qui s'étaient établis à la fin du Moyen Âge entre l'Ovide antique et l'Ovide revisité par les premières interprétations médiévales.

Cristina Noacco.

Catherine Gaullier-Bougassas (dir.), *L'historiographie médiévale d'Alexandre le Grand* (Collection « Alexander Redivivus », n° 1) : Turnhout, Brepols, 2011, 375 pages.

La figure d'Alexandre fut particulièrement populaire au Moyen Âge, aussi bien en Europe que dans les mondes arabe, perse ou arménien. Dans cette postérité médiévale, la critique moderne a privilégié ce qu'elle a appelé les « romans d'Alexandre » et elle a négligé, au contraire, les textes historiographiques, généralement considérés comme des compilations sans imagination. Pourtant, la plus grande part de la réception médiévale d'Alexandre, en nombre de textes et de manuscrits conservés, est représentée par des textes historiques, que ce soient des œuvres consacrées exclusivement à Alexandre ou, le plus souvent, des histoires universelles ou des recueils d'exemples. C'est ce champ de recherche encore presque vierge que le présent recueil entend défricher, et il le fait à l'aide de seize articles qui abordent différents aspects de la question. Le résultat, disons-le d'emblée, est remarquable.

Ce qui est remarquable, en premier lieu, c'est l'amplitude à la fois chronologique et géographique du recueil. Les textes et auteurs étudiés vont du IVe siècle, avec Julius Valère (articles de Jean-Pierre Callu et Michel Festy), au XVe siècle. Du point de vue géographique, ils vont de l'Angleterre (Monika Otter) à l'Arménie (Aram Topchyan) et au monde arabe (Faustina Doufika-Aerts), en passant par l'Espagne (Stéphanie Aubert, Rafael Beltrán Beltrán, Helena de Carlos et Santiago López Martínez-Morás), l'Italie (Michele Campopiano), l'Allemagne (Georg Jostkleigrewe) et la France (Hélène Bellon-Méguelle, Catherine Gaullier-Bougassas, Graziella Pastore et Anne Salamon). Chaque article étudie avec précision les emprunts et les influences, ce qui permet à la fois de mieux de se repérer dans le dédale des différentes traditions textuelles et de mieux comprendre les phénomènes de récriture et de réappropriation.

L'amplitude du champ étudié, ainsi que le caractère collectif de l'ouvrage, aurait pu créer un phénomène d'accumulation d'éléments hétérogènes, chaque chercheur se cantonnant à l'auteur ou au domaine dont il est le spécialiste. Il n'en est rien. Ce livre présente au contraire une grande homogénéité, notamment grâce à deux sections qui délimitent clairement le sujet et rendent l'ensemble de l'ouvrage très pratique d'utilisation : une introduction, très dense, de C. Gaullier-Bougassas, qui retrace avec clarté la chronologie des principaux textes et leurs relations ; et une bibliographie, qui comporte toutes les éditions des textes antiques ou médiévaux (ou les manuscrits quand le texte est encore inédit). Cette synthèse et cette bibliographie seront des instruments de travail très utiles.

Mais l'homogénéité est aussi thématique. Car, quel que soit l'ouvrage étudié, les mêmes questions se posent. Quels sont les rapports entre mythe et histoire ? Nous

avons tendance, aujourd'hui, à les distinguer totalement, mais les traductions latines du Pseudo-Callisthène, qui accordent une grande part à l'imaginaire romanesque, ont souvent été lues comme des textes historiographiques, ce qui est prouvé notamment par leur intégration dans des recueils de contenu incontestablement historiographique. Et pourquoi Alexandre est-il devenu un modèle ? Comment sa destinée a-t-elle été intégrée dans une vision chrétienne de l'histoire ? Comment son histoire a-t-elle pu être actualisée à chaque époque et faire l'objet d'une réappropriation de la part de chaque auteur ?

Un autre intérêt majeur de cet ouvrage est qu'il présente de nombreux textes inédits, dont il propose des extraits significatifs. En voici la liste, où j'espère ne pas avoir fait d'oubli : deux *volgarizzamenti* de l'*Historia de preliis* transmis dans les manuscrits de Florence, Biblioteca Nazionale Centrale, II. IV. 29 et II. I. 62 (M. Campopiano) ; les *Cronice ab origine mundi* de Gonzalo de Hinojosa et leur traduction française, les *Chroniques de Burgos* par Jean Golein (S. Aubert) ; le *Valère Maxime* français de Simon de Hesdin et de son continuateur Nicolas de Gonesse (G. Pastore) ; le *Traité des Neuf Preux et des Neuf Preuses* de Sébastien Mamerot et *L'Istoire des Neuf Preux princes et seigneurs* (A. Salamon) ; la *Chronique dite de Baudouin d'Avesnes*, le *Miroir historial* de Jean de Vignay et la *Bouquechardière* de Jean de Courcy (C. Gaullier-Bougassas) ; et les *Faictz et Gestes d'Alexandre le Grant* de Vasque de Lucène (H. Bellon-Méguelle). D'autres textes font l'objet d'une simple mention, mais celle-ci suffit à susciter l'intérêt du lecteur : par exemple, F. Doufikar-Aerts signale (p. 108) la découverte récente de trois lettres de consolation en grec prétendument adressées par Alexandre à sa mère Olympias ; voilà le genre d'indication qui émoustille la curiosité du chercheur…

C'est volontairement que je n'ai pas inclus dans la liste des textes inédits l'*Histoire ancienne jusqu'à César* de Wauchier de Denain, car elle vient d'être éditée par C. Gaullier-Bougassas, en 2012, dans ce qui constitue le t. 4 de la collection « Alexander Redivivus », dont ce volume est le premier numéro. On le voit, la recherche, dans ce domaine, progresse vite et bien. On ne peut que s'en réjouir.

Jacques Elfassi.

Latin de la Renaissance à nos jours

Flavio Biondo, *Roma Instaurata*, t. II : *Libri II et III*. Édition, traduction, présentation et notes par Anne Raffarin : Paris, Les Belles Lettres, 2012, xxii et 312 pages.

Ce volume achève l'édition aux Belles Lettres de la *Roma Instaurata* (« Rome restaurée ») de Flavio Biondo (le t. I [*liber I*], avait été publié par Anne Raffarin en 2005). L'ouvrage de Flavio Biondo, écrit entre 1443 et 1446, est le premier texte scientifique sur la topographie de la Rome antique. Il ne s'agit pas de « restaurer » Rome au sens propre, encore que le pape Eugène IV, de retour à Rome précisément en 1443, après un exil de presque dix ans, fasse exécuter à cette époque d'importants travaux de restauration de la ville, dont certains concernent des monuments antiques (réfection des ponts de l'île Tibérine, dégagement de la colonnade du Panthéon et rénovation de sa coupole...) ; il s'agit de retrouver, de décrire, de représenter la topographie et l'architecture de Rome. Pour la première fois, ce travail est fait en confrontant sources archéologiques et sources textuelles. Flavio Biondo va sur le terrain, il observe, il relève les inscriptions, note les résultats de fouilles fortuites